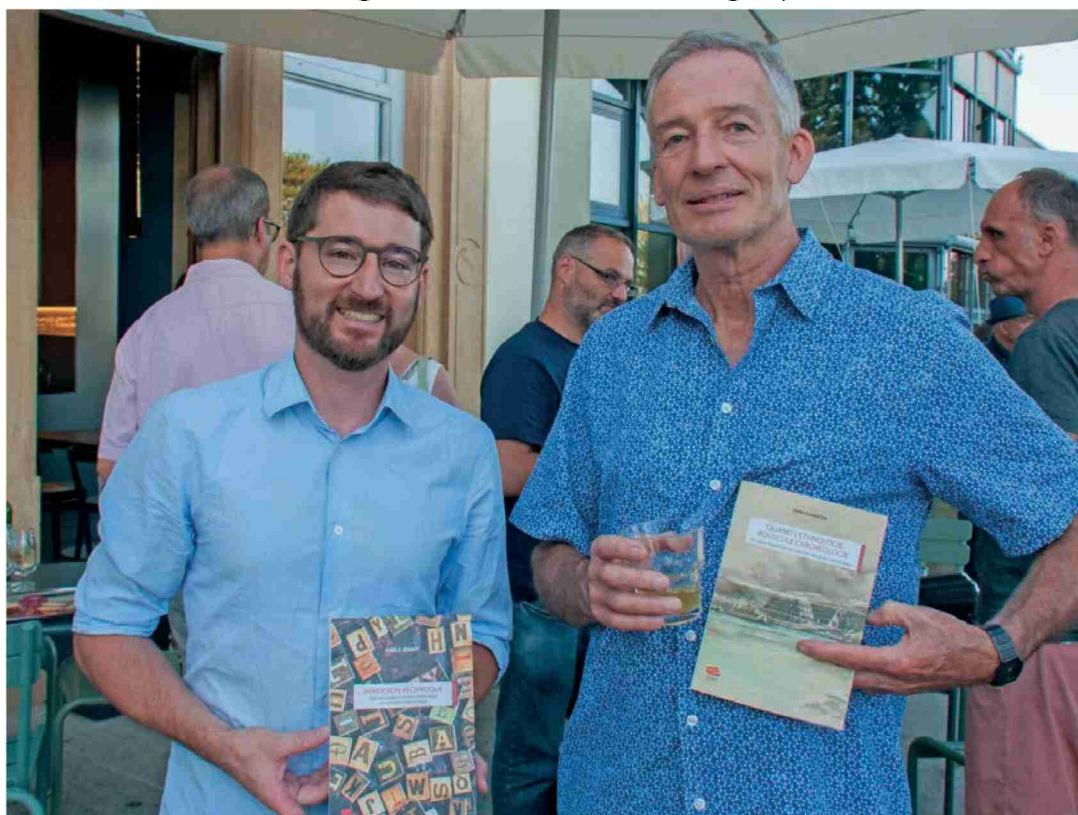


Bilinguisme, art, argent et ethnographie réunis

La Neuveville Denis Ramseyer et deux collègues ont verni leur ouvrage au Musée d'ethnographie.



Denis Ramseyer et Emile Jenny, à l'heure conviviale du rendez-vous.

Bernard Schindler

Bernard Schindler

Ethnologue et professeur honoraire de l'Université de Neuchâtel, Pierre Centlivres a organisé la rencontre pour marquer la parution de trois livres peu ordinaires qui, à leur façon, bousculent les idées reçues du monde des sciences humaines. Les éditions Alphil, de Neuchâ-

tel, ont offert l'écrin relié dans une de leurs multiples séries dédiées, et Anne Caroline Le-coultré a ouvert les feux.

Sous le titre «Musées et marchés. Ethnographie d'une relation à valeur ajoutée», la question est universelle. Mais Audrey Doyen a été retenue à

Paris par une mésaventure de santé et ses remarques caustiques ont été lues par un ami. L'auteure a étudié à Neuchâtel, entre autres, et le livre est une version à peine remaniée de sa thèse. Elle avoue une ignorance (peu convaincante!) du monde



de l'art et de celui de l'argent, elle dissèque le cheminement qui les relie, la mode éphémère ou durable, la loi de l'offre et de la demande dans les galeries d'art et les ventes aux enchères où les musées jouent un rôle majeur.

Neuvevillois de naissance, Denis Ramseyer a étudié au Gymnase de Bienne. Maturité en poche, il a rejoint en auto-stop la région des Kouya, en Côte-d'Ivoire, ethnies en voie de disparition d'un ami correspondant dès l'Ecole secondaire. Après nombre de visites jusqu'en 2016, il a publié en 2019 une somme impressionnante de près de 50 ans de données. Mais, dès ses études à l'Université de Neuchâtel, il a voulu aborder l'ethnologie et l'archéologie, cette dernière à la base d'une carrière qui l'a mené à la tête du service fribourgeois des antiquités préromaines puis au professorat au Laténium de Neuchâtel. Ses réflexions l'ont amené à constater l'ignorance,

le mot est fort mais voulu, des purs archéologues obnubilés par les objets face au mode de vie des «lacustres». Pas de questions posées sur les migrations, l'organisation sociale, la vie de famille, l'image de l'univers, les relations politiques ou les conflits avec les colonies voisines.

Le bilinguisme, un bien ou un mal?

Au fil du temps, Denis Ramseyer, maintenant retraité, a été de plus en plus contrarié par la monotonie des écrits archéologiques malgré la forte croissance des objets archivés dans tous les cantons: «On sent que l'on répète toujours les mêmes choses.» Modeste, il dit avoir voulu ouvrir quelques pistes nouvelles. Vu de l'extérieur, on évoquerait plutôt un grand coup de balai.

Par mandat de la Haute école pédagogique Bejune, où il est enseignant et chargé de recherche, Emile Jenny a entrepris

une recherche sur les tenants et aboutissants du bilinguisme chez les jeunes en milieux scolaire et externe, sous le titre «Immersion réciproque. Apprentissage et enjeux didactiques en contexte bi-plurilingue». La ville de Bienne devenait à l'évidence un terrain d'étude idéal, et Emile Jenny, Dr en linguistique de l'Université de Genève, le meilleur auteur imaginable.

La ville de Bienne n'est pas restée inactive non plus, des classes et des enseignements bilingues existent depuis plusieurs années. Une série de tests oraux ont été réalisés pour les élèves, en guise d'approche du profil langagier, de la perception pendant des leçons bilingues, des interférences langagières, avec prise en compte du suisse allemand. On sent chez le conférencier un plaisir évident et un sentiment positif à l'égard du plurilinguisme, jugé naturel et enrichissant à moindre effort.